

Poésie sans fin
Délire contrôlé

Denis Desjardins

Number 309, August 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86148ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desjardins, D. (2017). Review of [Poésie sans fin : délire contrôlé]. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 18–19.

Poésie sans fin

Délire contrôlé

Les films d'Alejandro Jodorowsky sont d'autant plus attendus qu'ils se font plutôt rares. En fait, ce n'est pas exact; pour être honnête, on n'attend plus grand-chose normalement d'un créateur octogénaire. Ce serait mal connaître cet auteur hors normes dont les cinéphiles d'un certain âge n'ont jamais oublié **El Topo** et **La montagne sacrée**, notamment, œuvres singulières et inclassables débordant d'images insolites, films nourris de multiples influences au service d'un art total et original.

DENIS DESJARDINS

Mysticisme, ésotérisme, surréalisme ou art naïf, telles sont quelques-unes des influences de ce touche-à-tout iconoclaste, qui a poursuivi longtemps son travail scénaristique en collaborant avec de grands dessinateurs de bande dessinée, tels Durandur, Gal et Moebius. Mais au-delà de ces inspirations, Jodorowsky reste avant tout un poète. Toutefois la structure de ses récits filmés, autrefois plus ou moins volontairement erratique, gagne en cohérence dans son nouvel opus. Peut-être est-ce dû en partie au sujet, une sorte d'autobiographie imaginaire. Oui, cette vie dont Jodorowsky avait commencé la narration dans son précédent film, **La danse de la réalité**, en 2013, il la poursuit dans **Poésie sans fin** sur un mode toujours flamboyant et terriblement imaginaire, mais

sans priver le spectateur de repères narratifs. Une bonne partie de cette histoire autobiographique a été tournée sur les lieux mêmes où l'auteur a vécu, une petite rue d'un quartier ouvrier de Santiago; il s'est pourtant amusé à la modifier en couvrant les façades de grands panneaux, opération à laquelle nous assistons au début du film. Malgré, ou peut-être grâce au recours à des décors de carton-pâte finement ciselés, l'artiste nous incite à explorer un monde imaginaire plus vrai que nature. Si l'évolution des moyens techniques au cinéma avait incité Jodorowsky à développer à profusion de splendides quoique racoleurs effets visuels au service de sa « poésie sans fin », le spectateur n'aurait pas reconnu sa touche particulière. Bien sûr, cette production ne disposait pas d'un budget illimité, mais le cinéma *jodorowskien*



La composition du plan est un défi qui devient un délice



Poesía sin fin est plutôt empreint de références au théâtre : masques neutres des figurants, visibilité des accessoiristes, marionnettes, costumes colorés, décors incongrus, le tout culminant vers la fin en une scène carnavalesque où un Pierrot ailé est cerné par une multitude de démons rouges et de squelettes

n'est pas une fabrique de trucages, une « merde industrielle », comme il le dit lui-même. Dans le même esprit, il a évité toute aide financière américaine, qui l'aurait obligé à tourner dans une langue étrangère, car : « Tourner un film en anglais, avec une star hollywoodienne, cela commence à sentir l'odeur du diable. »¹

Poesía sin fin est plutôt empreint de références au théâtre : masques neutres des figurants, visibilité des accessoiristes, marionnettes, costumes colorés, décors incongrus, le tout culminant vers la fin en une scène carnavalesque où un Pierrot ailé est cerné par une multitude de démons rouges et de squelettes — scène qui fait indirectement penser aux *Enfants du Paradis* de Prévert et Carné, film fétiche du monde du spectacle, auquel Jodorowsky rend déjà hommage dans une scène précédente. Bref, la mise en scène reste relativement sage, mais la composition de chaque plan est un défi qui devient un délice. Si Jodorowsky ne marche pas à réinventer la roue du 7^e art, il parvient toutefois à recréer la vie, sa propre vie, et celle de sa famille. Honnie par le jeune poète, qui dans un état de crise tente d'abattre un arbre — sans doute généalogique, la famille reprend à la toute fin de cette *poésía sin fin* une place importante, alors que père et fils se réconcilient devant la mer muette (symbolique évidente en opposition à la mère chantante, sorte d'ersatz des *Parapluies de Cherbourg*). *Poesía sin fin* est d'ailleurs en quelque sorte une entreprise familiale, puisque c'est le propre fils de Jodorowsky qui joue son rôle, tandis que le père est interprété par un autre fils du cinéaste. Pamela Flores, l'actrice qui joue sa mère, assume aussi — magnifique composition — le rôle de Stella Diaz, cette poétesse hallucinée et déjantée rencontrée un soir

au café Iris, troquet macabre dont les vieux serveurs semblent sur le point de s'écrouler. Deux rôles aux antipodes qui sont peut-être les deux côtés de la même médaille. Parmi d'autres personnages importants on compte des sœurs artistes avant-gardistes qui lui enseignent la liberté, ainsi que le poète Enrique Lihn, qui entraînera le jeune Alejandro à narguer la société des belles-lettres et à se moquer des gloires nationales tel Pablo Neruda; les deux poètes anticonformistes ne craignent pas de tout remettre en question, y compris leurs propres œuvres. « Un poète, affirme Alejandro, atteint la perfection quand il se consume. » C'est l'esprit dadaïste qui s'exprime ici, tel qu'il fut pratiqué par Jodorowsky et plusieurs de ses disciples.

Bref, nombre d'éléments dans cette société chilienne sclérosée des années 40 suscitent la révolte chez nos jeunes créateurs. L'arrivée au pouvoir de Carlos Ibañez accélérera les choses en faisant fuir Alejandro vers Paris, où la rencontre de créateurs de la même trempe, tels Arrabal et Topor, influencera fortement son cheminement artistique. Ce pourrait être le sujet d'un prochain film tout aussi singulier. On le souhaite vivement.

★★★★

¹ Interview au magazine Le Point, 1^{er} août 2016.

■ POESÍA SIN FIN | Origine : Chili / France – Année : 2016 – Durée : 2h08 minutes – Réal. : Alejandro Jodorowsky – Scén. : Alejandro Jodorowsky – Images : Christopher Doyle – Mont. : Maryline Monthieux – Mus. : Adan Jodorowsky – Int. : Adan Jodorowsky (Alejandro), Pamela Flores (la mère/ Stella Diaz), Brontis Jodorowsky (le père), Jeremias Herskovits (Alejandro jeune), Leandro Taub (Enrique Lihn), Felipe Ríos (Nicanor Parra) – Prod. : Xavier Guerrero Yamamoto – Dist. : FunFilm.